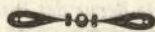


# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE SCARABÉE D'OR, nouvelle (2<sup>e</sup> partie). — RELATION DE LA RÉCENTE CAPTIVITÉ DE MADAME JANE ADELIN WILSON PARMI LES INDIENS CAMANCHES, traduit par madame LÉONIE D'AUNET. — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La pluie a beau s'obstiner, on n'en fait pas moins de fraîches et légères toilettes d'été pour rester chez soi (au coin du feu !) ou pour dîner en ville. Nous avons vu chez madame Célestine Quillet trois robes jumelles destinées à trois sœurs, qui étaient bien les plus printanières qu'on pût imaginer. Toutes les trois étaient en organdi fond blanc et toutes les trois avaient des dispositions imprimées : l'une en bleu de ciel, l'autre en rose, l'autre en lilas ; le fond de la jupe et du corsage était un semis de petites étoiles. La jupe était presque entièrement couverte par trois volants sur lesquels se jouaient de doubles triangles formés par des étoiles plus grosses que celles du fond de l'étoffe. Ces trois robes étaient faites toutes les trois absolument de même, avec un corsage plat à pointe, sans basque, décolleté et à manches courtes. Sur la robe à étoiles roses, devait être mis un des ravissants canezous de dentelle noire de la maison Daniel-Deray ; sur la robe à étoiles lilas, un canezou en mousseline blanche brodée, forme toute nouvelle de la même maison. Ce canezou-fichu se compose de basques-volants circulant autour de la taille, et sur lesquelles retombent la pointe du dos et celle formée par les deux devants, clos jusqu'au cou par un rang de petits boutons d'améthystes dont la teinte se marie à celle de l'étoile lilas. Autour du cou de ce fichu-canezou était posée une valenciennes de trois centimètres, et les deux volants des manches et celui formant basque avaient au bas d'un large feston au plumétis une dentelle pareille, mais seulement de deux centimètres de haut. Avec la robe à étoiles bleues, c'était un canezou en fine guipure tout pomponné de petits

nœuds de ruban de taffetas bleu. Jamais les objets de lingerie n'ont été plus variés et plus exquis que cette année, et il faudrait tout un livre pour décrire les merveilles étalées à *la Couronne royale*, chez madame Daniel-Deray. Quels frais bonnets du matin tout brodés à point d'armures avec un grand nœud garni de dentelle flottant par derrière !... et cette camisole d'accouchée tout en points d'engrèlures, avec un transparent rose et garnie de valenciennes !... et ces cols en treillis de guipure avec les manches assorties !... et ces mantelets en broderies de Nancy qui rivalisent avec la dentelle !... et ces trois bonnets parés qui semblent vous solliciter et vous sourire : l'un en blonde blanche à dessins d'étoiles dans laquelle se jouent des boutons de pêcher sortis des mains de fée de madame Tilman ; l'autre, en blonde blanche et noire, tout parsemé de *ne m'oubliez pas* !... le troisième, en point d'Angleterre tout simple, ayant seulement sur l'oreille un de ces feuillages d'eau nonchalants et mélancoliques que madame Tilman semble avoir dérobé à la rive de quelque lac d'Écosse.

La pluie empêchant les départs pour la campagne, la saison des grands dîners en ville se prolonge ; on dîne beaucoup aux ministères et aux ambassades, et c'est là qu'on peut admirer le luxe du linge de table : ces nappes et ces serviettes damassées aux armes du maître de la maison ressemblent à de l'argent mat en relief. Les plus belles, les plus touffues, les plus riches, celles où les fleurs s'enlacent aux grecques et aux dessins orientaux, sortent toutes de la maison Daniel-Deray, qui a aussi des nappes et des serviettes pour le thé d'un tissu charmant : on dirait de fines nattes de l'Inde, et avec un service de porcelaine de Chine rien n'est joli comme ce linge émaillé de fleurs de couleurs.

A côté des piles de serviettes s'étalent à *la Couronne royale* les piles de chemises de femme en batiste toutes garnies de valenciennes. La chemise touche au corset, et nous fait penser naturellement à madame Dumoulin, qui modèle avec tant d'art un corset. C'est la saison des corsets en fin coutil avec broderie et valenciennes autour de la gorge. Toutes les mères ont adopté pour leurs jeunes filles les corsets de madame Dumoulin, qui se prêtent à tous les mouvements sans les roidir, et qui maintiennent la taille en la laissant se développer librement. Madame Dumoulin fait aussi des bretelles pour effacer les épaules et des ceintures élastiques pour

contenir le ventre, et ici comme pour les corsets la coupe est parfaite et se prête à toutes les cambrures. Les corsets font penser aux parfums, à ces poudres d'iris, à ces savons onctueux dans la composition desquels Faguer-Laboullée excelle; à l'eau de lavande pour les ablutions et à la lotion sédative à la fraise, qui sont très-renommées parmi les spécialités du célèbre parfumeur. Rappelons aussi à nos lectrices que c'est chez Faguer-Laboullée que se trouvent dans toutes les nuances les gants de chevreau les plus souples et les plus collants à la main; puis des bourses algériennes inimitables, puis les jolis flacons guillochés et (si nous avons un été) les éventails en laque chinoise, à la fois simples et élégants, qu'on peut porter avec les toilettes de jour.

Madame Leroy, au *Zéphyr*, a renouvelé pour les saisons de printemps et d'été tous ses jolis habillements d'enfants: depuis les blouses des tout petits garçons jusqu'aux robes à volants des grandes demoiselles de douze ans. Oh! que ces dernières sont charmantes avec les robes d'organdi, de tarlatane et de grenadine confectionnées par madame Leroy! Quel merveilleux petits corsages à basques et à revers, et tout sautillants de petits nœuds de rubans! quels légers pantalons de jaconas brodés et bordés de valenciennes! et quels frais fichus à la Vierge en batiste plissée menu! Et les beaux nourrissons, les voilà en jaquettes de piqué et de brillantine festonnées ou garnies de dentelle!

Madame Leroy dirige les mères dans le choix des ajustements qui conviennent aux enfants, et les mères la laissent faire et vont toutes se pourvoir au *Zéphyr*, où l'on trouve depuis le bas fin chiné de couleur jusqu'aux chapeaux coquets qui se posent sur l'oreille. De la mère groupant autour d'elle ses enfants qu'elle se plaît à parer et à embellir à la madone, cet emblème divin de la maternité, la transition est toute simple, la Madone sourit comme une mère terrestre au doux Jésus qu'elle entoure de ses bras. Aussi il n'est pas de jeune fille qui ne rêve devant la Vierge, et qui ne contemple jeune femme durant les mois avant-coureurs de la maternité, pour l'adorer plus tard quand elle est jeune mère, une de ces Madones sublimes de Raphaël que la gravure multiplie.

Nous avons déjà parlé à nos lectrices de la magnifique publication de MM. Perrotin et Furne, qui font graver les douze plus belles Vierges de Raphaël appartenant aux divers musées de l'Europe. Voici déjà la *Vierge à la chaise*, avec son incomparable beauté, type de la vierge juive comme adouci d'un rayon céleste et semblant fondre dans son expression de force et de mansuétude la Bible et l'Évangile; la voilà enlaçant de ses bras le Sauveur que saint Jean contemple et semble adorer. Puis voici la Vierge dite la *belle Jardinière*, que l'on peut admirer au musée du Louvre: elle est assise au milieu des fleurs, au fond s'élève Jérusalem et le mont des Oliviers, où le doux Jésus sera un jour

crucifié; le petit saint Jean, blotti dans les plis de la robe de la Vierge, tient dans ses mains, comme un jouet d'enfant, la croix qui sera l'instrument du supplice, et regarde avec admiration et tristesse le divin fils de Marie. Elle, sérieuse et pensive, semble pressentir le martyre de l'enfant-Dieu; mais elle est tout empreinte d'une force et d'une sérénité célestes qui dominent sa douleur. Après ces deux belles gravures, qui ornent déjà toutes les chambres et toutes les alcôves, viennent ou viendront successivement le *Mariage de la Vierge*, la *Vierge au linge*, la *Vierge audonataire*, la *Vierge d'Albe*, la *Vierge au poisson*, la *Vierge aux flambeaux*, la *Sainte Famille*, la *Madone de Saint-Sixte*, puis une *Sainte Cécile* et une *Sainte Marguerite*, toujours de Raphaël: et à celles de nos abonnées qui voudront avoir avec la collection complète de ces splendides gravures le portrait et la vie de Raphaël, nous dirons que le portrait publié par M. Perrotin sera un des plus beaux qui aient été gravés, et que la vie, écrite par M. Peisse, l'habile critique de la *Revue des Deux-Mondes*, est à la fois une étude du peintre divin et de l'art chrétien, dont Raphaël fut et reste le plus glorieux représentant.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes est interdite en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Toilette de femme.* — Amazone ou robe de cheval en drap de dame couleur bronze, boutons de malachite montés en or. Chapeau dit à la mousquetaire, sans plumes, avec un long voile de tulle bleu. — Gants de chevreau chamois. — Cravache à pomme d'or de chez Verdier. — Jupe de jaconas avec haute broderie à l'anglaise. — Col et manchettes dits à la mousquetaire, en batiste avec broderie mate au plumetis de la maison Daniel-Deray.

*Costume de groom.* — Bottes à l'écuyère. — Pantalon de casimir blanc. — Redingote en drap bleu, avec galons et boutons dorés. — Chapeau de feutre noir, galon et cocarde dorés.

### LE SCARABÉE D'OR.

(SUITE.)

Près d'un mois s'était écoulé, et je n'avais plus entendu parler de Legrand, lorsque je reçus à Charlestown la visite de son vieux serviteur Jupiter. Le bon nègre ne m'avait jamais paru aussi abattu, et la pre-

mière idée qui me vint en le voyant, c'est qu'il était arrivé quelque malheur à mon ami.

— Eh bien, Jupin ! lui dis-je, qu'y a-t-il de nouveau ? Comment se porte votre maître ?

— Ah ! massa, lui pas aussi bien que voudrais moi.

— Pas bien, dites-vous ? Je suis vraiment fâché d'apprendre cela. Qu'a-t-il donc ?

— Voilà l'affaire, qu'a-t-il ? lui jamais se plaindre ; mais lui bien malade pourtant !

— Bien malade, Jupiter ! que ne me disiez-vous cela tout de suite ? Est-ce qu'il serait alité ?

— Non, massa, lui pas dans lit ; voilà justement la chose ! Mais moi très-inquiet au sujet de massa Will.

— Jupiter, expliquez-vous d'une manière plus intelligible. Votre maître est malade ; ne vous a-t-il pas dit quelle était sa maladie ?

— Bon Dieu ! massa, pas mettre vous en colère. Massa Will dit lui avoir rien du tout. Mais alors pourquoi lui aller toujours seul, tout pensif, la tête penchée comme ça ? Et puis, lui faire du matin au soir des chiffres et toute sorte de figures extraordinaires sur ardoise. Moi être obligé d'avoir continuellement œil sur lui. L'autre jour, lui avoir pris la clef des champs avant soleil levé, et être resté dehors jusqu'à la nuit. Moi avoir coupé gros bâton pour donner à lui bonne correction quand lui reviendrait. Mais nègre si bête, pas avoir courage. Massa Will avoir l'air si souffrant !

— A la bonne heure, Jupiter ! Il ne faut pas être trop dur avec votre pauvre maître ; surtout gardez-vous bien de le battre ; il n'est pas en état de supporter de mauvais traitements. Mais quelle peut donc être la cause de cette maladie, ou plutôt de ce changement de conduite ? Est-il survenu quelque accident, rien de fâcheux depuis que je vous ai vus ?

— Non, massa, rien être arrivé depuis ; mais être arrivé avant, moi avoir peur ; être arrivé jour même que vous étiez là-bas.

— Comment ! que voulez-vous dire ?

— Oui, moi vouloir dire *carabé*, là.

— Quoi ?

— *Carabé*, petite bête. Moi être certain massa Will avoir été mordu à la tête par *carabé* d'or.

— Et qu'est-ce qui vous fait supposer cela, Jupiter ?

— Parce que moi n'avoir jamais vu *carabé* enragé comme celui-là, massa ; lui mordre et égratigner tout ce qui approchait lui. Massa Will attraper lui d'abord, mais lâcher lui bien vite : être alors sans doute que lui avoir été mordu. Moi aimer pas la mine de *carabé*, et vouloir pas prendre lui avec mes doigts, mais attraper lui avec un morceau de papier que moi trouver ; moi envelopper lui dans papier, et fourrer aussi morceau de papier dans la bouche à lui : c'est comme ça.

— Ainsi vous croyez que votre maître a été réellement mordu par le scarabée, et que c'est cette morsure qui l'a rendu malade ?

— Moi croire rien, moi être sûr. Pourquoi lui rêver

tant d'or, sinon parce que *carabé* d'or avoir mordu lui ? n'être pas la première fois que moi entendre parler de *carabés* d'or.

— Mais comment savez-vous qu'il rêve d'or ?

— Comment moi savoir ? parce que lui parler d'or pendant que lui dormir. Être comme ça que moi savoir.

— Eh bien, Jupin, vous avez peut-être raison. Mais à quelle heureuse circonstance suis-je redevable de votre visite ? M. Legrand vous a-t-il chargé de quelque message pour moi ?

— Non, massa ; moi apporter lettre que voici. Et il me présenta un billet ainsi conçu :

« Mon cher,

» Pourquoi ne venez-vous plus me voir ? Vous seriez-vous formalisé de quelques petites brusqueries dont j'ai pu me rendre coupable ? C'est une supposition à laquelle je ne saurais m'arrêter.

» J'ai eu, depuis que je vous ai vu, un grand poids sur l'esprit, un grand sujet d'anxiété. J'ai quelque chose à vous communiquer, mais je ne sais comment m'y prendre, je ne sais même pas si je dois le dire.

» Je suis depuis quelques jours légèrement indisposé, et ce pauvre Jupin me tourmente, au delà de toute expression, par ses soins à bonnes intentions. Le croiriez-vous ? Il s'était muni l'autre jour d'une espèce de gourdin, avec lequel il ne se proposait rien moins que de m'administrer une petite correction, pour m'être permis de m'échapper et d'aller passer la journée, seul, sur la terre ferme, au milieu des montagnes. Je crois, en vérité, que je ne suis redevable qu'à ma mine de malade d'avoir échappé à la bastonnade.

» Rien de nouveau dans ma collection.

» Si vous pouvez vous arranger de manière à revenir avec Jupin, vous m'obligerez beaucoup. Venez, je vous en prie ; je désire vous voir *ce soir même* pour affaire urgente. Il s'agit, je vous assure, d'une affaire de la plus haute importance.

» Tout à vous.

» WILLIAM LEGRAND. »

Ma première impression en lisant ce billet fut un sentiment d'inquiétude. Ce n'était pas là le style ordinaire de Legrand. Quelle nouvelle idée lui était passée par la tête ? Quelle pouvait être cette affaire de la plus haute importance pour laquelle il réclamait mon concours ? Je n'aurais rien de bon de tout ce que m'avait dit Jupin. Je craignais que des chagrins secrets se rattachant à ses revers de fortune n'eussent fini par altérer la raison de mon ami. Il n'y avait donc pas à hésiter : je me mis immédiatement en devoir d'accompagner le vieux nègre.

En arrivant au quai, je remarquai une faux et trois bèches, toutes neuves en apparence, au fond du bateau dans lequel nous devions nous embarquer.

— Que signifie tout cet attirail, Jupin ? demandai-je.

— Être faux, massa, bèches aussi.

— Je le vois bien. Mais pourquoi ces outils sont-ils là ?

— Parce que massa Will avoir dit à moi acheter pour lui faux et bèches en ville, et eux avoir coûté à moi terriblement cher.

— Mais, au nom du ciel, qu'est-ce que votre massa Will veut faire avec des faux et des bèches ?

— Ah ! pour cela, lui seul savoir !... Mais tout ça venir de *carabé*.

Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de Jupiter, dont toutes les facultés intellectuelles semblaient être absorbées par son *carabé*, j'entrai dans le bateau, et la voile fut déployée. Favorisés par une bonne brise, nous abordions après une courte navigation dans la petite anse qui se trouve au nord du fort Moultrie, et après une demi-heure de marche nous arrivâmes à l'ermitage. Il était environ trois heures de l'après-midi. Legrand nous attendait avec impatience. La vivacité nerveuse avec laquelle il saisit et serra la main que je lui offrais confirma tout d'abord mes soupçons. Il était pâle, excessivement pâle, et ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, brillaient d'un étrange éclat. Après quelques questions sur l'état de sa santé, je lui demandai, faute d'un autre sujet de conversation, si le lieutenant G... lui avait rendu son scarabée.

— Oui, oui, répondit-il en rougissant beaucoup, il me l'a rendu le lendemain matin. Je ne m'en séparerais pas aujourd'hui pour tout au monde. Savez-vous bien, à propos de ce scarabée, que Jupiter avait tout à fait raison ?

— En quoi, raison ? demandai-je avec un triste sentiment.

— Eh bien ! en supposant que c'était un vrai scarabée d'or.

Il prononça ces mots avec un sérieux qui me serra le cœur.

— Ce scarabée, poursuivit-il avec un sourire triomphant, est destiné à faire, ou plutôt à relever ma fortune. Est-il donc étonnant que j'y attache un si grand prix ? Il ne s'agit plus pour moi maintenant que d'en faire l'usage convenable, et j'arriverai au trésor auquel il doit me conduire. Jupiter, apporte-moi ce scarabée.

— Quoi ! *carabé*, massa ? Moi aimer mieux avoir rien à faire avec *carabé* ; vous, prendre *carabé* vous-même.

Là-dessus Legrand se leva d'un air grave et majestueux ; il prit l'insecte sous un petit globe de verre qui le recouvrait, et me l'apporta. C'était un magnifique scarabée, d'une espèce alors inconnue aux naturalistes, et par conséquent d'une assez grande valeur au point de vue de la science. Il avait deux taches noires circulaires vers l'une des extrémités du dos, et une tache longitudinale à l'autre extrémité ; ses élytres, très-dures et lustrées, paraissaient d'or bruni. Le poids de cet insecte était aussi fort remarquable, et à tout prendre, on pouvait concevoir jusqu'à un certain

point l'opinion que s'en était faite Jupiter ; mais que Legrand affectât d'adopter cette opinion, c'était une chose qui passait tout à fait ma compréhension.

— Je vous ai envoyé chercher, dit-il d'un ton sérieux, lorsque j'eus achevé d'examiner l'insecte, je vous ai envoyé chercher, afin de pouvoir, avec votre assistance et vos conseils, réaliser les intentions du destin, dont ce scarabée est...

— Mon cher Legrand, m'écriai-je en l'interrompant, vous êtes certainement indisposé, et vous ferez bien de prendre quelques petites précautions indispensables. Vous allez, pour commencer, vous mettre au lit, et je resterai auprès de vous, quelques jours s'il le faut, jusqu'à ce que vous soyez complètement rétabli. Vous avez de la fièvre, et...

— Tâtez mon pouls, dit-il.

Je le tâtai effectivement, et je dois déclarer que le pouls ne manifestait pas le moindre indice de fièvre.

— Mais, repris-je, on peut être malade sans avoir la fièvre. Permettez que je vous fasse une ordonnance. D'abord vous allez, ainsi que je le disais, vous coucher ; ensuite...

— Vous vous trompez, mon ami, dit-il. Je me porte aussi bien que le permet l'état d'excitation morale dans lequel je me trouve en ce moment. Si vous voulez que je me porte tout à fait bien, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de soulager cette excitation.

— Et par quel moyen ?

— Par un moyen très-simple. Jupiter et moi nous allons partir pour une expédition dans les montagnes, sur la terre ferme, et pour cette expédition nous aurons besoin de l'aide de quelqu'un en qui nous puissions avoir une entière confiance. Ce quelqu'un, c'est vous.

— Je désire faire tout ce qui peut vous être agréable, répliquai-je, mais prétendez-vous dire que ce maudit scarabée ait quelque rapport avec cette expédition que vous projetez ?

— Incontestablement.

— En ce cas, je ne vous accompagnerai pas, car tout cela me paraît absurde.

— J'en suis fâché, très-fâché ; car nous serons bien obligés d'essayer de nous passer de vous.

— Essayer de se passer de moi ! Mais il est fou, décidément ! Voyons, Legrand, combien de temps comptez-vous être absent ?

— Probablement toute la nuit. Nous allons partir sur-le-champ, et nous serons de retour, dans tous les cas, au lever du soleil.

— Et vous me promettez, sur l'honneur, qu'après que je vous aurai passé ce caprice, et que l'affaire du scarabée (bon Dieu !) sera terminée à votre satisfaction, vous reviendrez ici et suivrez exactement mes prescriptions, comme vous feriez celles de votre médecin ?

— Je vous le promets. Et maintenant en route, car nous n'avons pas de temps à perdre.

Ce fut avec un sentiment pénible que je me décidai à accompagner mon ami. Nous partîmes vers quatre heures, Legrand, Jupiter, le chien et moi. Jupiter portait la faux et les bèches; il avait insisté pour s'en charger, moins, à ce qu'il me parut, par zèle ou par complaisance, que par crainte de laisser ces dangereux instruments à portée de son maître. Il avait du reste l'air de fort mauvaise humeur, et les mots damné *carabé*, val furent les seuls qui lui échappèrent pendant toute la route. J'avais pour mon compte deux lanternes sourdes, Legrand s'étant réservé pour sa part le scarabée, qu'il portait attaché au bout d'une petite corde à fouet, et qu'il faisait tourner de côté et d'autre en marchant, avec l'air d'un magicien. A la vue de ce dernier et évident symptôme de l'aberration mentale de mon ami, j'eus peine à retenir mes larmes. Cependant, en y réfléchissant, je jugeai que je n'avais rien de mieux à faire qu'à continuer de me prêter à son caprice, jusqu'à ce que je fusse en état de prendre, avec quelque chance de succès, des mesures plus énergiques. Mais j'essayai vainement d'obtenir de lui quelques explications sur l'objet de l'expédition. Une fois assuré de ma coopération, il parut peu disposé à lier conversation sur ce sujet, et se borna à répondre à toutes mes questions :

— Nous verrons !

Nous traversâmes dans un batelet le canal qui sépare l'île de la terre ferme, et gravissant les hauteurs du continent, nous avançâmes, dans la direction du nord-ouest, à travers un pays sauvage et désert, où l'on n'apercevait aucun vestige de créatures humaines. Legrand nous guidait d'un pas assuré; de temps à autre seulement, il s'arrêtait un instant pour consulter certains signes de reconnaissance qu'il paraissait avoir tracés ou établis lui-même dans une précédente occasion.

Nous marchâmes ainsi pendant deux heures environ, et le soleil se couchait au moment où nous entrions dans une région incomparablement plus désolée que tout ce que nous avions vu jusqu'alors. C'était une sorte de plateau situé vers le sommet d'une montagne presque inaccessible, couverte, de la base à la cime, de bois entremêlés d'immenses quartiers de roche. Ces blocs, épars çà et là, n'étaient souvent soutenus que par les arbres placés immédiatement au-dessous, et sans lesquels ils auraient roulé dans les vallées. Des ravins profonds, sillonnant le sol dans tous les sens, ajoutaient encore à la sublime horreur du paysage.

Le plateau naturel sur lequel nous nous trouvions était tellement hérissé de broussailles, que nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il nous aurait été impossible de nous y frayer un chemin sans le secours de la faux; et Jupiter, sur l'ordre de son maître, se mit à ouvrir un passage jusqu'à un gigantesque tulipier entouré d'un groupe de huit ou dix chênes, qu'il surpassait de beaucoup, ainsi que tous les autres arbres des environs, par la richesse de son feuillage, par le

développement de ses rameaux et par la majesté générale de ses proportions. Quand nous fûmes arrivés au pied de cet arbre, Legrand se tourna vers Jupiter et lui demanda s'il croyait pouvoir y grimper. Cette interpellation inattendue parut étourdir le vieux noir un instant; enfin il s'approcha de l'énorme tronc et en fit lentement le tour, l'examinant avec un soin minutieux. Lorsqu'il eut terminé cette inspection, il se contenta de répondre :

— Oui, massa; Jupiter grimper tous les arbres que lui avoir jamais vus.

— En ce cas, tu vas grimper sur celui-ci le plus vite que tu pourras, car il fera bientôt trop nuit pour que nous voyions clair à nos affaires.

— Jusqu'où moi grimper, massa? demanda Jupiter.

— Commence par grimper jusqu'à la naissance des branches, et je te dirai ensuite ce que tu auras à faire. Mais attends, il faut prendre le scarabée avec toi.

— *Carabé*, massa! *carabé* d'or! s'écria le nègre tout déconcerté et faisant un pas en arrière; et pourquoi donc falloir moi monter avec *carabé* dans l'arbre? Diable emporte! moi pas vouloir.

— Si tu as peur, Jupin, grand et fort comme tu l'es, de toucher un petit insecte mort, qui ne peut te faire aucun mal, tu n'as qu'à le tenir au bout de cette ficelle; mais si tu ne le montes pas avec toi d'une manière ou d'une autre, je serai obligé de te casser la tête avec la bêche que voici.

— Eh bien! quoi donc, quoi donc à présent, massa? dit Jupiter évidemment honteux de sa poltronnerie. Vous toujours chercher querelle à vieux nègre. Moi dire ça pour rire. Moi avoir peur de *carabé*! allons donc!

A ces mots, il prit avec précaution l'extrémité de la ficelle, et tenant l'insecte aussi éloigné de sa personne que les circonstances le permettaient, il se disposa à escalader l'arbre.

Le tulipier (*liriodendron tulipiferum*), le plus magnifique des arbres forestiers de l'Amérique, a dans sa jeunesse un tronc très-lisse, et s'élève souvent à une grande hauteur sans projeter de branches latérales. Mais plus tard son écorce devient rugueuse, et de petits rudiments de branches poussent en assez grand nombre sur sa tige. La difficulté de l'ascension était donc plus apparente que réelle. Embrassant de son mieux avec ses bras et ses genoux le tronc cylindrique, s'attachant avec ses mains aux différentes projections qui se présentaient à sa surface, tandis qu'il appuyait sur d'autres ses pieds nus, Jupiter, après avoir une ou deux fois manqué de tomber, parvint enfin à se hisser jusqu'à la première grande bifurcation du tronc, et une fois arrivé là il parut considérer sa tâche comme accomplie. Le fait est que, à une élévation de soixante à soixante-dix pieds du sol, le plus difficile de l'affaire était fait.

— Quel côté moi aller à présent, massa Will? demanda-t-il.

— Suis toujours la tige principale, celle qui est de ce côté-ci, dit Legrand.

Le nègre obéit aussitôt, et continua de s'élever, sans rencontrer en apparence d'obstacles sérieux, jusqu'à ce qu'il eût entièrement disparu dans l'épaisseur du feuillage. Tout à coup sa voix se fit entendre de nouveau.

— Falloir monter encore plus haut, massa?

— A quelle hauteur es-tu? demanda Legrand.

— Moi voir ciel au haut de l'arbre, répondit le nègre.

— Ne t'occupe pas du ciel, mais fais bien attention à ce que je vais te dire. Regarde en bas et compte les branches qui se trouvent maintenant au-dessous de toi, toujours de ce côté-ci. Combien de branches as-tu passées?

— Une, deux, trois, quatre, cinq. Moi avoir passé cinq grosses branches de ce côté-ci, massa, moi être sur la sixième.

— En ce cas monte encore d'une branche.

Au bout de quelques minutes le nègre cria qu'il était arrivé à la septième branche.

— C'est bien, Jupin, dit Legrand, qui paraissait toujours plus excité. A présent, il s'agit d'avancer sur cette branche aussi loin que tu le pourras. Si tu vois quelque chose d'extraordinaire, tu me le diras.

Le peu de doutes que j'avais pu conserver sur l'état mental de mon pauvre ami avait disparu. Il n'était plus possible de se faire illusion à cet égard : c'était une folie bien caractérisée, et je commençai à songer sérieusement aux moyens de ramener Legrand chez lui. Pendant que je réfléchissais sur ce que je devais faire, la voix de Jupiter se fit entendre de nouveau :

— Moi pas oser aventurer moi bien loin sur la branche; être presque tout bois mort.

— Tu dis, Jupiter, que c'est une branche morte? cria Legrand d'une voix altérée.

— Oui, massa; être branche morte, bien morte.

— Que faire? au nom du ciel! demanda Legrand en proie à une vive agitation.

— Que faire? repris-je, heureux de trouver cette occasion d'entrer en matière : nous en retourner, comme d'honnêtes gens, coucher à l'ermitage. Voyons, Legrand, il se fait tard, et vous vous souvenez de votre promesse.

— Jupiter! cria-t-il sans prêter la moindre attention à ce que je disais, Jupiter! m'entends-tu?

— Oui, massa Will, moi entendre vous très-bien.

— Eh bien! fais une entaille dans le bois avec ton couteau, et vois s'il est tout à fait pourri.

— Lui pourri, massa, répondit le nègre au bout de quelques instants; mais pas tout à fait pourri. Moi pouvoir avancer sur la branche tout seul, c'est vrai.

— Comment, *tout seul*! qu'entends-tu par là?

— Moi entendre *carabé*. *Carabé* bien lourd. Supposons moi lâcher lui, et la branche pas casser avec poids de nègre tout seul.

— Impudent maraud! s'écria Legrand, qui me parut avoir l'esprit soulagé d'un grand poids, comment oses-tu me conter de pareilles balivernes? Si tu as le malheur de lâcher l'insecte, je te casse le cou. Entends-tu bien cela?

— Oui, massa. Pas fâcher vous pour ça.

— Eh bien donc, écoute maintenant. Si tu avances sur cette branche aussi loin que tu croiras pouvoir le faire avec prudence, et cela sans lâcher l'insecte, je te fais cadeau d'un dollar d'argent lorsque tu descendras.

— J'y vas, j'y vas, massa Will, répliqua aussitôt le nègre; là, moi être déjà presque au bout.

— *Au bout!* répéta Legrand. Prétends-tu dire que tu es au bout de la branche?

— Tout à l'heure, massa. O... ô... oh! miséricorde!... Quoi donc li être là-bas sur la branche?

— Eh bien! s'écria Legrand enchanté, qu'y a-t-il?

— Li être seulement tête de mort. Quelqu'un avoir laissé tête à lui sur l'arbre, et corbeaux avoir mangé toute la chair.

— Une tête de mort, dis-tu? à merveille! Et comment tient-elle à la branche?

— Attendez, massa; moi va regarder. Oh! oh! être bien singulier! li être gros clou fiché dans tête de mort et attacher elle à la branche.

— C'est parfait. A présent, Jupiter, tu vas faire exactement ce que je vais te dire. M'entends-tu bien?

— Oui, massa.

— En ce cas, attention! Cherche l'œil gauche de la tête de mort.

— Oh! ah!... être drôle. Moi pas voir œil gauche du tout.

— Imbécile! ne sais-tu donc pas distinguer ta main droite de ta main gauche?

— Bien sûr, moi savoir ça : être main gauche avec quoi moi fendre du bois.

— Sans doute, puisque tu es gaucher. Eh bien! ton œil gauche est du même côté que ta main gauche. A présent, j' imagine que tu es en état de trouver l'œil gauche de la tête de mort, ou du moins la place où était l'œil gauche. L'as-tu trouvé?

Il y eut une longue pause. Enfin le nègre demanda :

— Être œil gauche de tête de mort du même côté que main gauche de tête de mort aussi? Parce que tête de mort avoir pas de mains du tout. C'est égal! moi avoir trouvé œil gauche. Voilà œil gauche! Quoi faire à présent?

— Fais passer le scarabée par la cavité de cet œil, et laisse-le descendre de toute la longueur de la ficelle, mais sans la lâcher.

— C'est fait, massa Will. Pas difficile, passer *carabé* par le trou. Regardez-le à présent.

La personne de Jupiter était restée, pendant ce dialogue, complètement invisible; mais on pouvait maintenant distinguer le scarabée qu'il avait laissé descendre, conformément aux instructions de son maître, et qui étincelait, comme un point d'or bruni aux

derniers rayons du soleil couchant, dont quelques-uns éclairaient encore faiblement la hauteur sur laquelle nous étions. L'insecte était entièrement dégagé des branches, et si on l'eût laissé tomber, c'est à nos pieds qu'il serait tombé. Legrand prit aussitôt la faux, et la manœuvrant vigoureusement, nettoya un espace circulaire de trois à quatre verges de diamètre, précisément au-dessous du scarabée : cela fait, il ordonna à Jupiter de lâcher la ficelle et de descendre de l'arbre.

\* Mon ami enfoua une cheville dans la terre, à l'endroit même où le scarabée était tombé; puis, tirant de sa poche un cordeau à mesurer, il le fixa par une extrémité au point du tronc du tulipier le plus rapproché de la cheville, et le déroula jusqu'à cette cheville : il continua ensuite à le développer, toujours en ligne droite, dans la direction déjà déterminée par ces deux points, l'arbre et la cheville, jusqu'à la distance de cinquante pieds, Jupiter nettoyant les broussailles avec sa faux. Ce point extrême de la ligne fut marqué par une autre cheville, autour de laquelle un cercle d'environ quatre pieds de diamètre fut grossièrement tracé. Legrand prenant alors une bêche et nous donnant les deux autres, à Jupiter et à moi, nous invita à creuser immédiatement un trou en cet endroit.

Je n'avais jamais eu, à vrai dire, beaucoup de goût pour les passe-temps de ce genre, et, dans le cas actuel surtout, je me serais très-volontiers excusé, car la nuit arrivait, et l'exercice que nous avions pris m'avait déjà fatigué. Mais je ne voyais aucun moyen de me soustraire à cette corvée, et je craignais de provoquer par un refus quelque accès d'irritabilité chez mon pauvre ami. Si du moins j'avais pu compter sur l'assistance de Jupiter, je n'aurais point hésité à essayer de reconduire de force ce malheureux à son habitation; mais je connaissais trop bien le caractère du vieux noir pour pouvoir espérer que, dans aucun cas, il consentît à me prêter main-forte dans une lutte personnelle contre son maître. Je ne doutai point que ce dernier ne fût infecté de quelqu'un des préjugés superstitieux des États du midi au sujet de trésors cachés, et qu'il n'eût été confirmé dans ses hallucinations par la découverte du scarabée, peut-être même par la persistance de Jupiter à soutenir que c'était un vrai scarabée d'or. Un esprit déjà malade avait pu facilement céder à des suggestions de ce genre, surtout si elles coïncidaient avec des idées préconçues; et puis je me rappelai ce que le pauvre garçon m'avait dit lui-même du scarabée, qui devait faire sa fortune. En somme, je n'étais pas moins embarrassé que contrarié : cependant je me décidai à faire de nécessité vertu, c'est-à-dire à me mettre à creuser comme Legrand et Jupiter, afin de convaincre plus tôt notre visionnaire, par le témoignage de ses propres yeux, de la vanité de ses rêves.

Les lanternes ayant été allumées, nous nous mîmes à l'ouvrage avec un zèle digne d'une cause plus rationnelle : les reflets lumineux, se jouant sur nos personnes et sur nos outils, composaient un groupe fort pit-

toresque; mais je ne pus m'empêcher de penser que l'occupation à laquelle nous nous livrions eût paru passablement suspecte aux voyageurs que le hasard aurait conduits dans cette solitude.

Pendant deux heures, nous ne cessâmes de creuser, sans presque échanger une parole. Ce qui nous gênait le plus, c'étaient les aboiements du chien, qui paraissait prendre un intérêt tout particulier à nos travaux. Il finit par faire un tel vacarme, que nous craignîmes, ou plutôt que Legrand manifesta la crainte qu'il ne donnât l'alarme à quelque maraudeur égaré dans ces parages : pour mon compte, je me serais réjoui de toute interruption qui m'eût procuré le moyen de ramener mon ami chez lui. Jupiter se chargea enfin d'imposer silence à notre bruyant compagnon; il s'élança hors du trou, et ayant muselé l'animal avec une de ses bretelles, il reprit sa tâche avec un air de grande satisfaction.

Quand les deux heures furent écoulées, nous étions parvenus à une profondeur de cinq pieds sans rencontrer le moindre indice qui pût annoncer la présence d'un trésor. Il y eut alors une pause générale, et je commençai à espérer que la farce était finie. Cependant Legrand, quoique évidemment déconcerté, s'essuya le front d'un air pensif, et se remit à l'ouvrage. Notre excavation occupait déjà toute l'étendue du cercle de quatre pieds de diamètre : nous élargîmes un peu cette limite, et nous creusâmes encore deux pieds plus avant. Mais ce fut en vain : rien ne se montra. Notre chercheur de trésor, que je plaignais sincèrement, se décida enfin, avec le désappointement le plus amer peint sur tous ses traits, à se hisser hors du trou, et se mit en devoir, mais lentement et avec une évidente répugnance, d'endosser son habit, qu'il avait jeté de côté pour être plus libre dans ses mouvements. Je m'abstins de toute observation. Jupiter, sur un signe de son maître, commença à rassembler nos outils. Cela fait, et le chien ayant été démuselé, nous reprîmes, dans un profond silence, le chemin de l'île.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

## RELATION

DE LA

RÉCENTE CAPTIVITÉ DE M<sup>me</sup> JANE ADELIN WILSON

PARMI LES INDIENS CAMANCHES.

Je suis née à Alton le 12 juin 1837, et suis conséquemment dans la dix-septième année de mon âge.

J'avais environ huit ans lorsque ma famille quitta

Alton pour aller s'établir près de Paris, petite ville de la province de Lemar, au Texas. Au bout de peu de temps mon père et ma mère moururent à un jour de distance, laissant derrière eux six enfants orphelins. Des voisins nous recueillirent, et je vécus, grâce à leurs soins, jusqu'au jour où j'épousai M. James Wilson, jeune fermier du canton, possesseur d'une petite propriété. Lorsque nous nous mariâmes, le 1<sup>er</sup> janvier 1853, mon mari avait dix-neuf ans; je n'en avais pas encore seize.

Nous avions entendu dire que l'on s'enrichit rapidement en Californie, cela nous donna l'idée d'aller tenter la fortune dans ce pays. Mon mari vendit nos terres, et, nos préparatifs faits, nous nous joignîmes à une troupe d'émigrants composée de cinquante-deux hommes, douze femmes et beaucoup d'enfants. Le bagage de tout ce monde était contenu dans vingt-deux chariots. M. Henry Hickman était le chef de toute cette compagnie. Nous partîmes du comté de Hunt le 6 avril dernier, nous dirigeant vers la ville d'El Paso.

Mon mari ayant eu quelques difficultés avec nos compagnons de voyage, résolut de rester à El Paso, et d'y attendre le passage d'une autre troupe d'émigrants. Malheureusement nous fûmes immédiatement volés dans cette ville par les Mexicains, et il ne nous fut plus possible de songer à nous rendre en Californie; nous résolûmes donc de revenir au Texas avec le peu d'argent qui nous était resté.

Nous partîmes, et dès le premier jour de notre voyage mon mari et mon beau-père, qui nous accompagnait, s'étant un peu écartés de notre troupe, tombèrent dans les mains des Indiens. Depuis lors je ne les ai plus revus; je dois craindre qu'ils n'aient été massacrés. Effrayée par l'idée d'entreprendre sans protecteur la longue route qui me restait à faire, je revins à El Paso et j'y restai jusqu'au 8 septembre; à cette époque je repris le chemin du Texas, accompagnée de mes trois jeunes beaux-frères et d'une petite troupe composée de cinq Américains et d'un Mexicain.

La plus grande partie du chemin se fit heureusement; nous avançons, nous croyant sauvés, car nous n'avions pas aperçu un seul Indien depuis notre départ. Nous touchions aux frontières du Texas, quand quelqu'un de notre troupe détourna trois têtes de bétail appartenant à un de nos compagnons nommé M. Hart. M. Hart s'élança à la poursuite de son voleur, emmenant avec lui l'aîné de mes beaux-frères, garçon de quatorze ans; les Américains se joignirent à eux. On me laissa continuer ma route avec les deux autres jeunes garçons et le Mexicain; nous n'étions alors qu'à trois journées du poste militaire du *Mont-Fantôme*, et nous pouvions nous croire hors de tout danger.

Le lendemain de ce jour, vers midi, comme nous étions en marche, nous vîmes tout à coup deux Indiens Camanches nous charger de front, tandis que deux autres nous attaquaient par derrière. Cette vue nous

effraya extrêmement; le Mexicain sauta à bas de notre chariot, et alla au-devant des Indiens pour tenter de gagner leur amitié. Nos mules, épouvantées par le cri de guerre des sauvages, se jetèrent hors du chemin et se mirent à courir de toutes leurs forces; malheureusement l'une d'elles s'abattit et sa chute obligea les autres à s'arrêter. Les Indiens purent alors s'approcher de nous et ordonnèrent au Mexicain de les dételier. Dans ce moment, je sortis du chariot en proie à une angoisse que l'on peut se figurer.

Après que les mules eurent été déharnachées, les Indiens dépouillèrent le Mexicain de ses vêtements, lui lièrent les mains derrière le dos et le firent asseoir sur la terre. Un des Indiens s'approcha de lui par derrière et lui tira un coup de fusil, tandis qu'un autre le frappait plusieurs fois avec un long couteau. L'homme tomba, et aussitôt, avant qu'il fût tout à fait mort, sa chevelure fut scalpée et posée dans son propre chapeau, dont un des assassins se hâta de se coiffer. J'étais glacée d'horreur en assistant à cet horrible spectacle, et persuadée que j'allais aussi être massacrée; mais les Indiens, sûrs de n'avoir plus de résistance à craindre, ne s'occupèrent plus que d'emmener leur butin.

Ils nous firent monter sur les mules en nous ordonnant de les suivre, et ils prirent la direction du nord. Au coucher du soleil, on s'arrêta pour établir le campement de la nuit. Ce fut alors que le butin, consistant en couvertures, vêtements, provisions et une petite somme d'argent que j'avais dans ma poche, fut partagé entre les Indiens. Mes vêtements me furent presque tous enlevés; ce qu'on me laissa me couvrait à peine. Mes jeunes beaux-frères, âgés l'un de douze ans, l'autre de dix, furent pris chacun par un maître différent, et je tombai dans le partage d'un troisième. Je dois mentionner que l'un de nos ravisseurs était un Mexicain que les Indiens avaient enlevé lorsqu'il était encore enfant; ce Mexicain était devenu tout aussi sauvage que les autres Indiens. La chevelure de notre compagnon, si horriblement massacré, fut étendue sur des bâtons et séchée devant le feu; on nous donna quelques morceaux de nos provisions pour souper, et ensuite, afin d'assurer la sécurité de leur repos, les Indiens nous lièrent les bras et nous firent coucher chacun entre deux des leurs. On se doute bien que je ne fermai pas l'œil, obsédée que j'étais par la pensée que j'allais être assassinée.

Le jour suivant, on s'occupa de transformer mes jeunes beaux-frères en Indiens; on leur peignit le visage, on leur arrangea les cheveux à la mode indienne, puis on leur donna un arc, des flèches et on les fit monter sur des chevaux; ils semblaient accepter assez volontiers leur nouvelle existence, et cela fut probablement cause qu'ils furent traités sans cruauté par les Indiens. Quant à moi, on se mit en devoir de me débarrasser de mes cheveux, qui étaient fort beaux et fort longs; je fus très-mortifiée de voir ma belle chevelure orner la tête du cruel chef des sauvages, outre

que je souffris beaucoup en me trouvant ainsi sans protection contre les ardeurs du soleil.

Notre voyage se continua, et pendant douze jours nous ne fîmes aucune rencontre. Le douzième jour, deux nouveaux Indiens et une femme se joignirent à notre troupe; ce sont les seuls que j'aie vus jusqu'au jour de ma fuite. Avant cette rencontre, j'avais été victime de beaucoup de mauvais traitements; mais à partir de ce moment mes souffrances augmentèrent au point de devenir intolérables. La femme indienne, de qui j'avais lieu d'espérer quelque compassion, devint au contraire la cause des nouvelles cruautés auxquelles je fus soumise.

Mon cheval me fut retiré, et l'on m'obligea de monter sur une mule non dressée, qui n'avait même pas de bride. J'avais une selle, on me l'enleva. La mule, que je n'avais aucun moyen de gouverner, tentait sans cesse de me faire sauter par-dessus sa tête, et pour l'exciter encore, le chef trouvait un plaisir barbare à venir agiter devant ses yeux la chevelure enlevée à notre pauvre Mexicain; l'animal sauvage, ainsi excité, se cabrait violemment, et faisait des sauts désordonnés jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé de moi. J'étais ainsi lancée à terre cinq ou six fois chaque jour; une fois je tombai si rudement que je restai sans mouvement pendant plusieurs heures. Mes chutes fréquentes divertissaient grandement les Indiens, et leurs horribles éclats de rire ajoutaient encore à mon supplice.

Lorsque la douleur de mes contusions m'empêchait de remonter avec agilité sur la mule indocile, ils me frappaient de leurs fouets ou de la crosse de leurs fusils, et leurs coups tombaient sur mon corps à peine protégé par quelques haillons. La femme, plus cruelle encore que les hommes, me piquait souvent avec la pointe d'une lance. L'horreur de ces traitements s'augmentait encore pour moi par la situation où je me trouvais : j'étais enceinte de plusieurs mois, et chacune de mes chutes menaçait ma vie. Les Indiens s'étaient aperçus de mon état, mais cela même n'avait éveillé en eux aucun sentiment de compassion.

Chaque soir, lorsqu'on était arrêté au campement, on m'employait comme esclave aux travaux les plus pénibles, on me faisait porter de lourdes pièces de bois sur mon dos; et, comme j'étais à peine vêtue, ce bois me déchirait les chairs de telle façon que mon sang coulait jusque sur mes pieds. On m'avait assigné la garde des animaux, et le matin je devais les réunir au moment où on levait le camp pour continuer le voyage. S'il arrivait que l'un d'eux, plus indocile que les autres, m'échappât avant le départ, j'avais mille peines à le rattraper au milieu des buissons, où je mettais le reste de mes pauvres vêtements en lambeaux; et à mon retour j'étais accablée de coups, en punition de ma maladresse.

Parfois, l'excès de ma fatigue et les douleurs causées par mes blessures m'empêchaient d'exécuter rapidement les ordres qui m'étaient donnés; alors j'étais

fouettée jusqu'à ce que ma peau fût enlevée; on me jetait de tous côtés des pierres capables de m'assommer, ou j'étais terrassée et foulée aux pieds par le féroce chef indien, qui semblait désireux de me mettre en pièces; la fureur le transportait souvent au point que, lorsqu'il m'avait laissée gisant à terre, il excitait les bêtes à marcher sur mon corps; heureusement pour moi, les chevaux, par un instinct naturel, écartent leurs pieds d'un corps humain qu'ils voient couché sur le sol.

En outre de tous mes maux, je souffrais souvent les angoisses de la faim; les sauvages vivaient de leur chasse, et lorsqu'elle avait été bien abondante, ils me laissaient manger suffisamment; d'ordinaire j'obtenais à peine de quoi me soutenir, et une fois on me laissa deux jours sans me rien accorder. Lorsque ces sauvages avaient tué quelque pièce de gibier, ils lui arrachaient immédiatement le cœur et les entrailles, qu'ils dévoraient tout sanglants, et ces repas de viande crue me les montraient alors sous leur aspect dégoûtant et féroce, et augmentait encore mon horreur pour eux.

La soif m'était aussi infligée comme torture, sans même que mes bourreaux eussent un prétexte à me l'imposer, car nous traversions fréquemment de beaux courants d'eaux limpides, et je n'avais qu'à descendre de cheval pour y puiser abondamment; cette permission si simple me fut toujours refusée. Du reste, aucune des tortures que l'imagination peut concevoir ne me fut épargnée par ces hommes inhumains. J'ai peine à comprendre maintenant comment j'ai pu supporter tous les raffinements de leur barbarie, je me souviens seulement que je me sentais à la fois si outragée et si accablée que je n'avais plus qu'un désir, celui de mourir, et une pensée, celle de me venger en assassinant mes persécuteurs.

Lorsque la mule fut devenue assez paisible pour ne plus me jeter à terre, on me l'ôta, et je fus obligée de suivre à pied toute cette troupe à cheval; les routes étaient pierreuses, pleines d'épines, mes pieds furent bientôt enflés et meurtris au point de me rendre la marche très-difficile; mais les coups incessants stimulaient mes efforts. Nous marchions ordinairement depuis dix heures du matin jusqu'à quatre ou cinq heures de l'après-midi; pendant les premiers jours la température des nuits était assez douce, mais l'automne en s'avancant nous amena ses nuits froides et pluvieuses; et obligée de coucher sur la terre nue en dehors de la tente que dressaient les Indiens pour se garantir, les moments de repos étaient bien rares pour moi; le lendemain il fallait cependant reprendre mes rudes travaux et ma course exténuante. Oh! combien de solitudes ont entendu mes plaintes inutiles, et combien de milles de leurs routes ont reçu les traces de mon sang!...

J'avais si lentement à pied qu'on prit, au bout de peu de jours, l'habitude de me faire quitter le campement avant tout le monde, afin de me donner le

temps de prendre de l'avance. Le chef m'indiquait la direction à suivre; je parlais, et la troupe me rattrapait toujours avant que j'eusse été bien loin. Cependant ce relâchement dans la surveillance des Indiens donna une nouvelle force à la pensée de m'échapper; je l'avais toujours entretenue; quoique n'ayant pas l'espoir de pouvoir jamais atteindre l'établissement d'aucune colonie amie, mais je voulais du moins priver les Indiens du plaisir d'assister à mon agonie.

Un matin, le trente-cinquième jour de ma captivité, je fus envoyée en avant suivant la coutume. On m'avait refusé à déjeuner et je me sentais très-faible, mais l'idée de ma fuite me soutenait et me donnait une énergie exceptionnelle. Je me hâtai le plus que je pus pour prendre de l'avance, et ayant rencontré un lieu entouré de bois taillis très-épais, je quittai la route, et m'enfonçant dans les buissons, je m'y tins cachée sans oser faire un mouvement pendant plusieurs heures.

Depuis ce moment, je n'ai plus revu mes ravisseurs.

J'avais échappé aux Indiens, mais je n'étais pas sauvée pour cela; je me trouvais seule, sans provisions, presque sans vêtements à plusieurs centaines de milles des colonies les plus voisines; mon corps était couvert de blessures; mes pieds, ensanglantés par ma dernière étape, ne pouvaient plus me porter. Les bêtes féroces rôdaient autour de moi, et les bandes de sauvages, plus redoutables pour moi que les bêtes farouches, traversaient sans cesse tout le pays qui m'entourait. Qu'on ajoute à tout cela l'hiver approchant à grands pas et la mauvaise saison ajoutant ses rigueurs à toute l'horreur de ma situation.

Je ne perdis pourtant pas courage; je restai trois jours cachée dans les buissons où je m'étais blottie, me nourrissant de quelques petites baies noires qui mûrissaient sur leurs branches, puis je me dirigeai vers un bouquet de grands arbres au milieu desquels je commençai à me construire une petite hutte avec de menues branches et du gazon. Je vécus là neuf jours, continuant à me nourrir des petites baies noires, et étanchant ma soif à un ruisseau voisin de ma retraite. En explorant avec prudence les alentours de ma hutte, je pus me convaincre que les Indiens avaient fait des recherches dans les environs pour me retrouver; ils m'avaient vue partir dans un tel état qu'ils durent croire à ma mort plutôt qu'à ma fuite, et cette idée me mit à l'abri de nouvelles recherches auxquelles je n'aurais sans doute pu échapper.

Cependant ma position s'aggravait de jour en jour, mes blessures me faisaient cruellement souffrir, j'étais réduite à l'état de squelette et perdais de plus en plus mes forces par le manque de nourriture; ma hutte, élevée par des mains débiles, manquait de solidité et m'offrait un abri tout à fait insuffisant; pendant sept jours que dura une pluie torrentielle, je ne pus avoir un moment de repos, l'eau s'était fait un passage dans la toiture mal jointe, et j'étais littéralement trempée; les loups venaient rôder autour de ma pauvre hutte et

ajoutaient encore une crainte à toutes mes douleurs; ils devenaient plus audacieux à mesure que le temps s'écoulait, et plusieurs d'entre eux me suivaient lorsque le matin je descendais au ruisseau pour boire; la poltronnerie de ces animaux m'était heureusement connue, et, au lieu d'avoir l'air de les redouter, je faisais des gestes et poussais des cris; je réussis toujours à les effrayer et à les faire fuir.

Le douzième jour après ma fuite, en sortant de ma hutte, j'aperçus une troupe d'hommes suivant la route du bois. Je montai sur une petite éminence, afin de les bien examiner et de m'assurer si c'étaient des Indiens ou des émigrants. Tandis que j'étais ainsi en observation, je fus découverte par trois d'entre eux restés en arrière de la troupe. Ils vinrent aussitôt à moi, et je reconnus avec joie qu'ils étaient Mexicains; c'était une caravane de marchands allant, en nombre et bien armés, faire le commerce avec les Camanches. Dès que je leur eus fait connaître ma situation, ils m'offrirent de me prendre avec eux, et je quittai avec un inexprimable sentiment de reconnaissance envers Dieu cette misérable hutte où je croyais bien voir mon tombeau les jours précédents.

Les Mexicains, après m'avoir fait manger, me donnèrent une couverture et des habits d'homme: je me trouvai ainsi chaudement et convenablement vêtue; puis ils me firent monter sur un de leurs chariots et la troupe continua sa route. Deux jours après cette rencontre inespérée, j'aperçus avec effroi, se dirigeant vers nous, une bande de Camanches; les marchands crurent dangereux que je fusse aperçue par eux, et on me déposa dans un ravin avec la promesse de venir me reprendre à la nuit.

Je restai couchée dans le ravin, n'osant bouger; la nuit tomba, personne ne vint. Après deux heures d'attente, je jugeai prudent d'essayer de gagner le campement des Mexicains. Vers minuit, comme je cherchais à trouver ma direction dans les buissons, un Indien Camanche passa à quelques pas devant moi; mon sang se glaça dans mes veines; si cet homme me voyait, j'étais inévitablement perdue; il ne me vit pas!... Je me glissai à terre à plat ventre et attendis ainsi le jour.

Au matin je regardai avec précaution autour de moi, et, rassurée par la solitude, je repris ma marche dans la direction du camp des Mexicains. Avant de l'avoir atteint, je rencontrai un homme de la troupe occupé à réunir le bétail; cet homme, nommé Juan Jose, a plus que tout autre contribué à me faire recouvrer la liberté. Il me dit que le camp des Mexicains se trouvait plein de Camanches, et m'assura que si j'en étais vue il deviendrait impossible de me sauver. Il me fit coucher par terre et me cacha avec des herbes sèches; puis il s'éloigna pour rentrer dans le camp.

Je restai ainsi tout le jour; à la nuit, je me traînai en rampant jusqu'à un ruisseau, afin d'étancher ma soif, devenue intolérable. Juan vint vers minuit m'apporter un morceau de pain et me dit qu'il fallait rester

cachée encore tout le jour suivant. Ce jour-là fut encore un jour d'angoisses, car j'entendais les horribles Camanches passer et repasser autour de moi, et mon cœur battait de terreur en écoutant les cris qu'ils poussaient pour s'appeler les uns les autres. Juan vint de nouveau à la nuit; il m'apportait la plus triste nouvelle: les Mexicains n'avaient pas cru prudent d'aller plus loin avec moi; ils m'engagèrent donc à attendre leur retour, qui devait avoir lieu dans sept ou huit jours. Cette décision m'accabla: j'allais demeurer seule encore une semaine, peut-être davantage, dans ce pays où tant de dangers me menaçaient. Je dus me soumettre; mais quand je vis au loin la troupe disparaître, il me sembla voir s'évanouir ma dernière espérance.

Cette fois encore je vis la mort de bien près, car la saison était devenue tout à coup très-rigoureuse; et sans une circonstance tout à fait inattendue, je serais certainement morte de froid. Près du ravin où j'avais été blottie deux jours, j'aperçus les ruines d'une cabane à laquelle les Indiens avaient mis le feu. Ce feu brûlait encore à leur départ, et il ne me fut pas difficile de l'entretenir; son action bienfaisante m'a conservé la vie.

Je m'étais arrangé un gîte dans le tronc creux d'un gros cotonnier dont j'avais bouché l'entrée avec des branches et de la mousse; je restais dans cette cachette jusqu'à ce que le froid fût devenu insupportable, alors je sortais et me glissais près du foyer, mais non sans être très-effrayée par l'idée d'être aperçue par les Indiens, ce qui m'épouvantait plus que la crainte d'être dévorée par les loups.

J'attendais le huitième jour avec une anxiété indicible; il s'écoula tout entier sans que la troupe des marchands parût. Vers le soir je constatai avec désespoir qu'il me restait très-peu du pain donné par Juan; et comme les fruits des buissons étaient alors gâtés, je vis s'ouvrir devant moi l'horrible perspective d'une mort d'inanition.

Quelques heures se passèrent dans ces terreurs; tout à coup j'entends des voix d'hommes s'appeler à grands cris, j'écoute; je reconnais des mots espagnols, c'étaient les Mexicains! Ils étaient revenus! Je sortis en toute hâte de ma cachette, j'étais éperdue de joie; je me jetai dans les bras du premier que je rencontrai. Juan arriva bientôt, il m'expliqua que leurs cris avaient été poussés à mon intention, parce qu'il ne retrouvait pas la place où j'étais restée. Toute la bande de marchands m'entoura, on me donna un bon cheval, et je reçus de tout ce monde des témoignages de bienveillance pendant le reste de notre voyage.

Le trente-quatrième jour de marche, nous atteignîmes Pecos; là, je rencontrai le major Carleton et M. Adam, des États-Unis; ils prirent le plus grand intérêt à ma position; je pus alors quitter mes habits d'homme, grâce à l'obligeance de madame Adam, qui me donna de ses propres vêtements.

Après m'être reposée quelques jours à Pecos, je fus

conduite à Santa-Fé par le fils du gouverneur Meriwhether. Je reçus à Santa-Fé un accueil dont je ne puis être assez reconnaissante de la part de M. Meriwhether et des dames américaines de cette ville.

Enfin, tout ce que je viens de raconter me semblerait aujourd'hui un horrible rêve, sans la perte trop réelle de mon mari et l'enlèvement si regrettable de mes jeunes beaux-frères.

JANE ADELINE WILSON.

(Traduit par MADAME LÉONIE D'AUNET.)

## POÉSIE.

### LA FORÊT DE BELLÈME.

Il est dans le vieux Perche	Je savoure à longs traits
Une antique forêt;	Le frais,
Le voyageur qui cherche	Le silence et la paix.
Un asile secret	
S'y plaît,	Pour toi, toujours tardive,
Et s'éloigne à regret.	L'automne pâlissant,
	Fait mon âme pensive,
O clocher de Bellême!	Et sur ton bois mourant
Sous son ombre abrité,	Répand
Riant pays que j'aime,	Son reflet jaunissant.
Tu n'as jamais été	
Chanté,	L'hiver, quand la tempête
Jamais assez vanté!	Mugit, comme un grand mâ
	Qui balance sa tête,
Ce bois est ta parure,	Chaque arbre se débat,
C'est ton riche bandeau;	Combat,
D'ondoyante verdure,	Se relève et s'abat.
C'est ton épais rideau,	
Tableau	C'est là que je m'enivre
Frais et toujours nouveau.	D'ineffable plaisir!
	J'y viens m'écouter vivre,
De son premier sourire	Et, rêvant d'avenir,
T'embellit le printemps;	Emplir
Le rossignol soupire,	Mon cœur de souvenir.
La nuit, ses premiers chants	
Touchants,	Car c'est bien sous ces frènes
Et si doux aux amants!	Un soir, que tous les deux
	Nous nous dîmes nos peines,
L'été, ton vert feuillage	Notre amour et nos vœux;
A des abris discrets :	Aveux
Caché sous ton ombrage,	Qui nous firent heureux.

CHÉRON.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : *la Bête du bon Dieu*, drame en cinq actes de MM. Decourcelles et Marc-Fournier. — THÉÂTRE DE LA GAITÉ : reprise de *la Closerie des Genêts*, drame en cinq actes de Frédéric Soulié.

Voici un sujet original et heureux dont les auteurs auraient pu tirer plus d'effet et de développement, mais qui tel qu'il a été traité conserve de l'intérêt. *La Bête du bon Dieu* est un paysan nommé Jean Remy, espèce d'idiot, lourd, pataud et servant de victime à toutes les mystifications du village. Il reste immobile dans un coin de ferme ou dans les champs des heures entières; ses cheveux et sa barbe poussent à l'aventure; il fuit les hommes, qui le raillent, et semble ne se complaire qu'avec les animaux. Mais un jour un rayon pénètre dans son cœur, le transforme et l'illumine! ce rayon c'est le regard d'un ange de bonté et de beauté, de mademoiselle Gabrielle, la demoiselle du château, qui seule n'a pas maltraité le pauvre idiot. Celui-ci reconnaissant se dépouille de ses langes d'imbécillité, il sent, il pense, il devient intelligent et sauve l'honneur et la fortune de Gabrielle. L'amour qu'il éprouve pour elle tient de l'adoration qu'on a pour Dieu, aussi ne songe-t-il pas à s'imposer à la jeune châtelaine reconnaissante, et pour la faire plus libre il se marie à une bonne paysanne dont il est aimé. Il y a dans cette pièce un duel au couteau d'un grand effet, et qui a fait tressaillir toute la salle.

Ce même théâtre donnera bientôt un grand drame sur Schamil, dont la guerre d'Orient fait un sujet de circonstance.

\*. A la Gaité, la reprise de *la Closerie des Genêts*, ce beau drame si émouvant de Frédéric Soulié, a pleinement réussi; c'est chaque soir comme aux premiers jours un succès de larmes et de sanglots.

\*. A l'Académie impériale de musique, *le Prophète* a été donné lundi dernier: mademoiselle Wertheimer chantait le rôle de Fidès, et Chapuis celui de Jean de Leyde. Vers la fin du spectacle, il s'est passé dans la salle un événement tragique, sur lequel *le Constitutionnel* a publié les détails suivants: — « Le cinquième acte du *Prophète* touchait à sa fin, lorsque M. C. K..., âgé de trente ans environ, propriétaire et ex-officier de l'armée prussienne, s'est tué d'un coup de pistolet dans la loge n° 42 des premières. Une lettre trouvée sur lui a fait connaître son domicile; on l'y a transporté sur un brancard. La représentation de l'opéra n'a pas été continuée. On peut se faire une idée de l'émotion qu'a causée cet acte accompli dans un pareil moment et dans une salle remplie de dames. Les locataires des loges voisines où le suicide s'est accompli

sont restés pendant un moment dans une sorte de stupeur qui n'a cessé qu'après l'enlèvement du corps. — M. C. K..., qui était affecté de surdité et dont la vue s'affaiblissait chaque jour, était venu en France, d'après le conseil de ses médecins et de sa famille, pour y chercher à la fois des soins plus éclairés et des distractions. — Il paraît qu'indépendamment du chagrin que lui causait son état de souffrance et de maladie, il avait éprouvé aussi de cruelles déceptions dans ses affections et ses projets d'établissement. Arrivé à Paris depuis un mois, il avait appelé de Prusse près de lui une personne qui l'accompagnait lundi au moment où il a accompli sa funeste résolution. » — Voici encore quelques renseignements que nous empruntons au *Siccle*: — Le malheureux qui a mis fin à ses jours avec tant d'éclat paraît à peine âgé de trente à trente-cinq ans. Il est décoré. Des renseignements pris à la hâte nous apprennent qu'il est Prussien d'origine et officier, en congé à Paris depuis environ deux mois. Un jeune homme avec lequel il habitait dans une maison bourgeoise de la rue de l'Ancienne-Comédie raconte que, depuis environ huit jours, il s'était procuré un pistolet et de la poudre. Il n'avait confié à personne son funeste projet, mais on a trouvé dans une poche de ses vêtements des notes où se manifeste, dans des extraits de Shakspeare et dans quelques phrases ébauchées, un profond dégoût pour la vie. »

\*. *Le Philtre*, ce charmant ouvrage de Scribe et d'Auber, a reparu vendredi avec mesdames Marie Dussy et Dameron, MM. Massol, Obin et Boulo pour interprètes. Tous ces artistes ont droit à des éloges, surtout mademoiselle Marie Dussy, qui, dans le rôle de Teresina, a fait voir un progrès de plus.

\*. *L'Étoile du Nord* est toujours régulière dans ses apparitions, les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Quoique parvenue à la quarante-troisième représentation, le chiffre de ses recettes ne varie pas davantage.

\*. Le théâtre de l'Opéra-Comique donnera bientôt *la Fiancée du Diable*, qui doit alterner avec *L'Étoile du Nord*. Lundi dernier, il y a eu relâche pour la répétition générale de l'ouvrage.

\*. Le Théâtre-Lyrique a fait sa clôture: madame Cabell est partie pour Londres hier matin.

\*. Le Corps législatif, dans sa séance du 29 mai, a voté l'allocation totale affectée au ministère d'État, et comprenant les subventions théâtrales, le budget du Conservatoire, et autres fonds relatifs aux beaux-arts; une seule subvention, celle du Théâtre-Français, a été attaquée par M. Belmontet, et défendue par M. Véron.

\*. L'Orphéon a tenu dimanche dernier, au Cirque des Champs-Élysées, une seconde séance dont le programme était le même que celui de la précédente. L'effet général a été excellent.

LÉOPOLD DANJEAU.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.